

Monique
ATLAN

Roger-Pol
DROIT

Quand la parole détruit



L'Éditions de
Observatoire

Quand la parole détruit

Des mêmes auteurs

Humain. Une enquête philosophique sur ces révolutions qui changent nos vies, Flammarion, 2012, Flammarion, coll. « Champs », 2014.

L'espoir a-t-il un avenir ?, Flammarion, 2016.

Entre parenthèses. Mars-mai 2020, en ligne sur www.rpdroit.com

Le Sens des limites, Éditions de l'Observatoire, 2021.

De Roger-Pol Droit (sélection)

Recherches

L'Oubli de l'Inde. Une amnésie philosophique, PUF, 1989 ;
Le Livre de poche, 1992 ; Points, 2004.

Le Culte du néant. Les philosophes et le Bouddha, Seuil, 1997 ; Points, 2004.

Généalogie des barbares, Odile Jacob, 2007.

Le Silence du Bouddha et autres questions indiennes,
Hermann, 2010.

Pamphlets

Votre vie sera parfaite, Odile Jacob, 2007.

La philosophie ne fait pas le bonheur... et c'est tant mieux,
Flammarion, 2015.

Pédagogies

Les Religions expliquées à ma fille, Seuil, 2000.

La philosophie expliquée à ma fille, Seuil, 2004.

L'Éthique expliquée à tout le monde, Seuil, 2009.

Une brève histoire de la philosophie, Flammarion, 2008 ;
Flammarion, coll. « Champs », 2010.

(suite en fin d'ouvrage)

Monique Atlan
Roger-Pol Droit

Quand la parole détruit

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-2442-6
Dépôt légal : 2023, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2023
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Nous ne sommes hommes, et nous
ne tenons les uns aux autres que par la
parole. »

Montaigne,
Essais, I, ix, « Des menteurs »

Introduction

La parole en crise

Jamais, au cours de toute l'histoire, nous n'avons tant parlé. Chaque seconde, des centaines de millions de phrases se diffusent. Chaque jour, se propagent des messages par milliards. Depuis que vous lisez ces lignes, l'équivalent de plusieurs centaines de volumes a été émis, en quelques secondes à peine.

Pourtant, il se pourrait que nous n'ayons jamais si peu parlé. Ni aux nôtres, ni aux autres. La plupart des humains vivent aujourd'hui tels des solitaires silencieux immergés dans une parole torrentielle, n'appartenant à personne, passant de radios en écrans, de smartphones en réseaux, de notifications en notifications.

Hors contrôle, ce tsunami de phrases – indéfiniment relayées, reproduites, enregistrées, diffusées... – nous submerge et nous ligote, au lieu de nous libérer. Presque plus personne ne s'adresse, en son nom, à quelqu'un d'autre, et presque plus personne n'écoute. La parole semble en voie de disparition, au moment même où elle prolifère comme jamais.

Autrement dit : plus nous parlons, moins nous parlons. La quantité explose, la qualité implose. Saturés de mots, nous en manquons. Leur prolifération automatique nous fait taire, alors même que nous croyons parler.

Tel est le paradoxe de la crise de la parole qui se déroule à présent au cœur de nos existences. Dans l'ensemble, elle passe inaperçue. Le plus souvent, on la discerne à peine. On en repère des éléments secondaires, des conséquences dispersées. On n'en mesure ni l'ampleur ni la gravité.

Risque majeur

Pourtant, l'existence de l'humanité s'y trouve en jeu. Rien de moins. Parce que l'humanité n'est pas seulement espèce biologique, mais communauté d'êtres parlants. Si la parole s'oublie, s'étiole, se défait, l'humanité en fait autant.

Au commencement, on n'y prend pas garde. Tant de discours et de propos circulent, tant de polémiques prolifèrent, tant de critiques se multiplient que la parole paraît florissante. On ne saisit pas d'emblée qu'elle se détériore, ni qu'en s'abîmant elle devient destructrice.

C'est pourquoi nous voulons attirer l'attention sur ce risque majeur, lancer une alerte, que prolongeront celles et ceux qui peuvent l'entendre.

Bien sûr, nous n'ignorons pas que tout le monde constate et répète qu'aujourd'hui la parole « se libère ». C'est bien le cas. Cette parole sort du silence, pour le meilleur : dénoncer les dominations abusives, les violences cachées, faire entendre les victimes silencieuses, donner des mots à leurs terreurs muettes. Mais aussi pour le pire : propager des haines en toute impunité, confondre mensonges et vérités, substituer la vindicte publique, médiatique, au travail des tribunaux.

En fait, cette libération à double face masque une autre prolifération, plus inquiétante : la croissance démesurée de paroles d'abord simplement moqueuses, acides ou acerbes, négatives, mais qui ne se veulent pas assassines. On ne mesure pas assez à quel point ces rivières de petites vacheries se transforment en un océan de boue charriant injures, calomnies, insinuations, harcèlements, menaces... La marée monte, d'heure en heure, sans limites ni garde-fous, en toute impunité, se transformant en machine destructrice.

Parce que les mots lancés poursuivent leur trajectoire. Avec des conséquences qui ne sont pas verbales. Le plus souvent ils égratignent, parfois blessent profond. Finalement, ils peuvent tuer. Ou inciter à tuer. De la parole à la mort, le chemin est plus court qu'on ne pense.

Encore faut-il le savoir. Donc se souvenir du pouvoir immense de la parole, de la puissance des mots, de la responsabilité qui incombe à chacun de peser ce qu'il dit, ce qu'il répète, transmet ou attaque.

Construire ou détruire, il faut choisir. À chaque seconde. Toujours et tout le temps. Le pire est de s'imaginer que parler ou se taire est sans importance, sans impact, sans conséquences.

Des mots aux meurtres

En réalité, tout se joue dans la parole. Vérité ou mensonge, asservissement ou émancipation, lucidité ou illusion. Vie ou mort. Il faut garder en tête le glissement rapide, la pente directe capable de conduire des mots aux meurtres. Chacun en connaît mille exemples, mais tous regardent ailleurs.

Pourtant, des enfants sont harcelés avant d'être poussés au suicide. L'histoire commence par des moqueries, des blagues débilés plutôt que criminelles, mais peut finir au cimetière. Des femmes sont d'abord invectivées, insultées, injuriées avant d'être frappées, agressées, assassinées. Les féminicides aussi commencent par des mots. Il en va de même des crimes racistes, des lynchages, et plus encore des génocides : des paroles les préparent, les organisent, les accompagnent.

Le chemin est long, mais sans réelle rupture, de l'irrespect au massacre, des mots qui méprisent et déconsidèrent jusqu'aux tortures et aux éliminations de masse. Notre propos n'est pas d'analyser en détail le mécanisme de ce parcours, de scruter tous les rouages du processus. Nous voulons seulement rappeler l'importance de la parole, ses enjeux cruciaux, mettre en lumière l'oubli qui les menace comme les dérives qui les travaillent. Donc lancer une alerte.

Contre l'actuelle détérioration de la parole, contre sa propension à devenir plus destructrice parce que plus détériorée, nous souhaitons rappeler notre responsabilité, individuelle et collective, et notre indispensable vigilance.

Si ce livre devait tenir en une phrase, ce serait : « N'oubliez pas que parler peut faire vivre ou mourir, peut édifier ou détruire, c'est pourquoi rien de ce que vous dites, écrivez et répétez n'est sans conséquence. Si vous en prenez clairement conscience, votre responsabilité peut contribuer à transformer le paysage en le réhumanisant. »

Utopie ou réalisme

Mais nous ne sommes pas naïfs. Nous n'imaginons pas que cessent un jour la médisance, la haine et la destruction. Parce qu'elles font partie de l'humanité, et sont rendues possibles par l'existence même de la parole, toujours à double face. Nous croyons pourtant que cette menace peut être contenue, plutôt que de la laisser proliférer hors de contrôle, au risque de voir un jour triompher l'inhumain.

Que la destruction disparaisse est un rêve utopique. Qu'elle ne l'emporte pas est un espoir réaliste.

Reste à préciser où se situe et comment s'exerce cette responsabilité que nous souhaitons voir réendossée. Ce livre veut l'expliquer. Mais il faut souligner tout de suite, pour éviter les malentendus, qu'il n'est pas dans nos intentions d'empêcher qui que ce soit de parler, même si sa parole est destructrice.

Nous ne rêvons pas d'éradiquer les conflits. Nous ne projetons nullement de supprimer les critiques, les attaques verbales, ni même les injures, insultes et autres agressions. Nous désirons, en revanche, que l'on sache qui dit quoi, et que les anonymats cessent. Nous pensons que la condition première à exiger – en tout lieu, et sur tout support – est la possibilité de répondre, de répliquer.

Savoir qui parle, pouvoir répondre, et que chacun reprenne conscience du poids de ses paroles, voilà des axes généraux, simples à formuler, à retenir. Les détailler est moins rapide, les mettre en œuvre plus ardu. Mais ils ont en commun de dessiner les contours du champ de la parole, les limites où sa diversité infinie

peut se déployer. Ces limites ne sont ni des murs ni des carcans. Au contraire, contre une parole irresponsable, déresponsabilisée, sans auteur repérable, sans contrôle d'aucune sorte, nous plaçons pour que soient repensées les bornes où toute parole s'inscrit si elle veut rester humaine.

Humain, espoir, limites, parole

Ce faisant, nous prolongeons la réflexion de notre dernier essai, *Le Sens des limites*¹, où nous avons tenté de diagnostiquer, dans la crise multiforme qui marque notre époque, une crise des limites, selon nous liée à la tentation récente de les effacer toutes pour réaliser le fantasme d'une indifférenciation générale, où n'existeraient plus aucune identité stable, aucun corps fini, aucune distinction fixe.

C'est pourquoi nous avons proposé de repenser cette notion de manière plus vivante et diversifiée, en insistant notamment sur le fait que la limite à la fois sépare et unit, interdit et protège, fonctionne comme un filtre, constitue un espace et non une ligne, et que son caractère fondateur de toute pensée, parole et coexistence humaines ne l'empêche pas de pouvoir être mobile, évolutive, négociable.

Encore faut-il insister ici sur le fait que cette crise se joue essentiellement à travers la parole. C'est elle qui fonde la limite, et par là même la possibilité de faire société, de vivre à plusieurs. C'est d'abord la parole

1. Monique Atlan et Roger-Pol Droit, *Le Sens des limites*, Éditions de l'Observatoire, 2021.

qui se trouve affectée par cette crise. C'est à travers elle qu'il est possible de retrouver le sens des limites.

En fait, en rédigeant ce cinquième livre à quatre mains¹, nous avons mieux saisi combien, de texte en texte, nous ne cessons de tourner autour d'une seule et même question, à la fois cruciale et multiforme : ce que deviennent les contours de l'humain. Nous préoccupe donc tout ce qui, à présent, travaille ces contours, les ébranle, les transforme, tente de les redéfinir.

Cette interrogation a motivé notre première enquête portant sur les tensions nouvelles autour de l'humain au temps des neurosciences, des biotechnologies et de la révolution numérique. Elle traverse également notre essai sur l'espoir et son éclipse contemporaine, dans la mesure où l'humain ne serait plus le même sans aucun horizon d'avenir, sans aucun récit collectif d'un futur désirable.

Chaque fois, le même dilemme se rencontre : accepter que les limites qui circonscrivent l'humain bougent tout en refusant qu'elles soient annulées. Que la représentation de l'humain évolue est une évidence. Qu'elle se trouve niée, effacée, anéantie est un péril à combattre. Non pas pour de simples raisons théoriques, mais parce que cet anéantissement débouche toujours sur un monde inhumain, barbare, mortifère.

En ce sens, nous pressentons que la crise de la parole recèle les mêmes menaces.

1. Voir « Des mêmes auteurs » en début de volume.

Salut à Hippocrate

Pour mieux le comprendre, il suffit de se souvenir de ce que signifie le vocable « crise » pour les vieux médecins grecs, à commencer par Hippocrate. *Krisis*, du verbe *krinô*, « séparer », « discerner », « faire le tri », désigne le moment où tout se décide. Dans l'évolution d'une maladie, la crise marque l'étape qui conduit soit vers la guérison, soit vers la mort.

Il ne s'agit donc pas d'un épisode sans fin, ni d'un processus inéluctablement négatif. Une issue positive est possible. Elle n'est pas certaine, assurément. Mais le pire n'est jamais sûr, ce qui suffit. La crise est pénible, elle engendre un état « critique » (c'est le même mot), mais elle se conclut, soit en mal, soit en bien.

C'est en ce sens que nous parlons de crise – de l'humain, de l'espoir, des limites, de la parole. Dans les paroxysmes présents, le pire est possible, mais n'est pas sûr. Et nous sommes assez nombreux à partager la faiblesse de croire qu'en y appliquant nos esprits, nos cœurs et nos désirs, des issues peuvent se construire.

C'est dans cette perspective que nous lançons cette alerte sur la parole.

Esquisse du parcours

Nous commencerons par préciser que « parole » signifie bien plus qu'on ne croit généralement. Pour clarifier le propos, il est indispensable de distinguer nettement entre « langage », « langue » et « parole », sans entrer dans le dédale des commentaires spécialisés.

L'essentiel est d'évoquer clairement le pouvoir immense de la parole, sa double face, son rôle fondateur décisif pour l'existence humaine : sans la parole, pas d'humain.

Ce rappel permet de mieux saisir l'enjeu de la crise qui affecte aujourd'hui la parole.

Quelle est au juste la nature de cette crise ? Pour la mettre en lumière, nous examinerons dans un second temps la face négative de la parole, sa puissance de destruction, à travers, par exemple, médisance et mépris, exclusion et domination. Encore faut-il expliquer à quelles conditions cette parole destructrice émerge et se déploie. Elle est aussi ancienne que la parole elle-même et n'a pas surgi en notre siècle. Mais elle s'y est transformée de manière suffisamment profonde pour que la situation devienne alarmante.

La mutation en cours sera éclairée par la troisième partie, qui met l'accent sur les modalités de détérioration de la parole à l'ère de la communication, du numérique et des réseaux sociaux. Diaboliser ces réseaux est stupide, autant que de croire le monde numérique uniquement nocif. Mieux vaut les regarder avec « deux yeux », comme disait Nietzsche, en discernant ce qu'ils portent de grandiose et ce qu'ils peuvent engendrer de funeste. Car, on ne saurait sous-estimer les risques liés à la circulation planétaire intense d'une parole devenue souvent monstrueuse : anonyme, sans interlocuteur, décorporisée et désymbolisée, à la fois éphémère, ineffaçable et indéfiniment duplicable. Parmi ces risques, l'exacerbation des haines, l'explosion des violences, la déshumanisation du monde...

Face à ce possible désastre, esquisser les grandes lignes d'une économie renouvelée de la parole est indispensable. Ce sera l'objet de la quatrième partie. Elle ne

propose ni une politique ni une législation, qui ne sont pas de notre compétence. Mais elle s'efforce de clarifier ce que la responsabilité implique : savoir quand se taire et quand prendre la parole, apprendre à la protéger comme à la libérer, restaurer partout conversations, dialogues, débats, concertations, compromis...

Le point central, partout et toujours en filigrane, se révélera être la place de l'autre. Car c'est de l'autre que nous vient une parole qui nous est transmise, que nous n'avons pas inventée. C'est à l'autre qu'elle s'adresse, lequel nous parle en retour. Peu importe les désaccords, les querelles, voire les différends insurmontables. Tant qu'est préservée la place de l'autre, l'univers est humain, la parole aussi – les deux ne se distinguent pas. En revanche, dès que la place de l'autre est annulée, la parole est menacée, l'humanité aussi.

On l'aura compris : si nous lançons cette alerte, c'est pour que d'autres la reprennent à leur compte, la transforment à leur tour, la prolongent et la complètent. Nous ne prétendons pas tout dire, ni tout savoir, ni avoir raison en tout point. Nous sommes juste convaincus, mais fortement, que les menaces sur la parole sont des menaces sur l'humain.

PREMIÈRE PARTIE

PARLER,
C'EST BIEN PLUS QU'ON NE CROIT

De Roger-Pol Droit (*suite*)

Maîtres à penser. 20 philosophes qui ont fait le xx^e siècle, Flammarion, 2011 ; Flammarion, coll. « Champs », 2013.

Expériences

101 expériences de philosophie quotidienne, Odile Jacob, 2001 (prix de l'essai France Télévisions).

Dernières nouvelles des choses, Odile Jacob, 2003.

Petites expériences de philosophie entre amis, Plon, 2012.

Si je n'avais plus qu'une heure à vivre, Odile Jacob, 2014.

Comment marchent les philosophes, Paulsen, 2016.

Esprit d'enfance, Odile Jacob, 2016.

Et si Platon revenait..., Albin Michel, 2018 ; Albin Michel, coll. « Espaces libres », 2020.

Fictions

Un si léger cauchemar, Flammarion, 2007.

Monsieur, je ne vous aime point. Voltaire et Rousseau, une amitié impossible, Albin Michel, 2019 (prix Montesquieu).